LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 1 FEVRIER 1906 — No. 17

A Travers le Monde

Le 18 janvier on a procédé en France à l'élection du nouveau Président de la République. Mr Fallières, président du Sénat depuis l'élection de Mr Loubet à la Présidence, a été élevé au rang de premier magistrat de la République Française.

Mr Fallières est un homme politique dans toute l'acception du mot. Né le 6 novembre 1841 à Mézin, village du département du Lot et Garonne. Avocat distingué à Nérac ; connu par ses idées nettement républicaines, il fut nommé maire de cette ville aprés le 4 septembre 1870, puis révoqué par le gouvernement du 24 mai 1873. Devenu membre du Conseil Général du Lot et Garonne. Mr Fallières fut élu député de l'arrondissement de Nérac le 20 février 1876. Il prit place dans les rangs républicains et vota la proposition d'anmistie pleine et entière en faveur des communards. Réélu le 14 octobre 1877, il était nommé sous-secrétaire d'état au ministère de l'Intérieur et des Cultes.

De nouveau député de Nérac le 21 août 1881, il quittait le 10 novembre suivant le ministère de Jules Ferry. Il était élu vice-président de la chambre le 11 février 1882, le 2 août de la même année, il acceptait le porte feuille de l'Intérieur dans le ministère Duclerc a qui il succèdait comme président du conseil le 29 janvier 1883, prenant par surcroît l'intérim des affaires étrangères. Il donnait sa démission le 21 février suivant. Il n'a jamais cessé de tenir une grande place dans la politique républicaine. Il a voté l'expulsion totale des princes. Nommé sénateur, il fut plusieurs fois ministre, puis à l'élection de Mr Emile Loubet, il lui succéda au fauteuil de cette assemblée.

La présidence du Sénat l'éloigna quelque peu de la politique active, il montra cependant de la sympathie au bloc républicain mais il opposa sa passivité aux votes des lois sur les congrégations et plus tard de la séparation de l'Eglise avec l'Etat.

Le président de la République Français ne fut jamais un de ces fougueux orateurs qui soulèvent les foules, mais il sût toujours s'imposer à l'attention par son travail et surtout par l'inflexibilité de ses opinions nettement républicaines.

Ayant fait parti de nombreuses combinaisons ministérielles, il a acquis l'expérience nécessaire pour tenir dignement le rôle de chef d'Etat.

Il a été élu par 71 voix de majorité, sa candidature a été fortement compromise par l'appui que cherchait à lui donner M. Combes et aussi par l'activité de Mr Doumer son concurent.

La Conférence d'Algésiras

La conférence se poursuit et jus qu'ici, rien n'est venu troubler la bonne harmonie des divers délégués. Le Duc d'Almadovar, ministre des affaires étrangères d'Espagne la préside, et augure bien de ses débuts pacifiques.

Mais pendant que les délégués discutent, l'Allemagne fait de gros préparatifs en vue de la guerre possible. L'Impératrice a reçu ces jours-ci, le Médecin-Major Général des armées allemandes et a eu avec lui un long entretien qui a roulé sur l'organisation des services d'ambulances et de secours aux blessés. De plus, environ un corps d'armée d'infanterie vient d'être envoyer par petits paquets sur la frontière, le tout dans le plus grand secret.

En France on n'en est pas moins actifs, les approvisionements des forts sont terminés ; à Belfort seulement, il arrive huit à dix trains de poudre et munitions par jour. Plus de deux cent mille obus sont déjà amassés dans cette place forte qui, en 1870, tint les Allemands en échec et ne connût pas la honte de la capitulation.

Russie.

La situation est toujours des plus grave. A Moscou, les révolutionnaires tiennent les troupes régulières en échec. Il y a plus de 15,000 morts et la ville est à moitié détruite par la canonnade, tant des insurgés qui possèdent une batterie à tir rapide que des troupes régulières. Les grèves continuent, les trains ne circulent plus et la moitié du réseau télégraphique est détruite.

Angleterre

Le mouvement libéral se poursuit en Angleterre au grand désespoir de Sir Chamberlain ; aux élections du 15 janvier dernier 54 sièges sur 76 ont été remportés par les libéraux. Gérald Balfour a été défait par 1,060 voix de de majorité à Leeds, pendant que Lord Cécil, leader des libres-échangistes conservateurs, se faisait battre à Greenwich.

Voici la liste des partisans élus jusqu'à ce jour :

Libéraux	94
Conservateurs-Unionistes	31
Ouvriers	17
Nationalistes	18
Socialiste	1

De pareils chiffres se passent aisément de commentaires.

Au moment où de si graves événements de nature à troubler le monde entier se déroulent en Europe, le changement d'orientation politique en Angleterre n'est pas sans importance.

On considérait que la venue de Sir Edward Grey au ministère allait peut-être modifier les relations Anglo-françaises. En Allemagne on manifestait une joie très vive de l'arrivée aux affaires du ministère libéral anglais et on a tenté d'opérer avec l'Angleterre un rapprochement décisif afin de briser l'entente cordiale. Mais l'Angleterre, pour éviter tout équivoque, a fait savoir à l'Allemagne qu'elle ne pouvait envisager l'amélioration des rapports anglo-allemands qu'à travers l'amélioration des rapports franco-allemands sur la base du respect des droits, de la dignité et de la liberté de la France. En même temps, en vue d'accentuer davantage la politique britannique, Sir Edward Grey a donné ordre aux représentants de la Grande-Bretagne de marcher partout avec ceux de France.

D'ailleurs si, malgré cela, l'Allemagne voulait encore douter de l'attitude anglaise, la presse se chargerait de la mettre au point.

Nous choisirons le *Morning Post* qui, entre tous les journaux, parait mieux résumer l'état d'esprit des sujets du Royaume-Uni. Cette feuille s'exprime ainsi : "Le gouvernement allemand est très désireux d'empêcher que la bonne entente entre la France et l'Angleterre devienne plus que de l'amitié et ne se change en alliance. Cette politique allemande, basée sur des soupçons et sur une fausse appréciation de la politique anglaise, est l'œuvre d'écrivains techniques d'un genre qu'on ne connait pas en Angleterre. L'Allemagnu s'est ainsi laissée entraîner fort loin dans des chemins dangereux.

Nous doutons, malgré tout, que le gouvernement, ait ou ait eu l'intention d'attaquer la France ; s'il avait voulu l'attaquer un prétexte quelconque eût pu être trouvé et l'attaque se serait produite. En tout cas, la France avertie, achève sans doute de prendre toutes les précautions qu'elle juge nécessaires.

La Grande-Bretagne n'a pas d'alliance avec la France, mais, ici, l'opinion générale est—et ceci est tout à l'honneur de l'esprit national—qu'au cas où une attaque injustifiée serai faite contre la France, au sujet de l'accord marocain ou en conséquence de cet accord, l'Agleterre ne pourait rester spectatrice indifférente et inactive."

Voilà qui s'appelle parler net.

Espagne.

L'agitation Calalane que nous avions signalée, il y a quelque temps, s'est tout à coup apaisée.

Sans doute, les séparistes avaient voulu mesurer leurs forces et ne les ayant pas trouvées suffisantes ils ont préféré attendre.

Il y a lieu de les féliciter d'avoir su éviter une inutile effusion de sang.

Le mariage du jeune roi Alphonse XIII avec la princesse de Battenberg est décidé en principe.

La princesse de Battenberg est à Rome où elle est cathéchisée par le Cardinal Merry del Val et où probablement elle recevra la communión de la main du Saint-Père.

La conversion à la religion Catholique Romaine de la princesse de Battenberg est nécessitée par les exigences de la constitution espagnole, qui veut que la reine d'espagne soit Catholique Romaine.

R. B.

Faits Divers

Le Canadian Northern

Ottawa, 23. — Conformément à la déclaration de M. C. W. Spencer, gérant général du réseau-est du Canadian Northern, Ottawa sera sur la ligne principale de cette compagnie. Ottawa sera directement relié par cette voie ferrée à Montréal et à Toronto.

En mai prochain, la compagnie commencera la construction d'une voie ferrée directe devant relier Ottawa à Montréal, par Hawkesbury, ce sera la ligne la plus courte existant entre ces deux villes. La voie sera construite vers l'automne et sera prolongée vers la vallée de l'Ottawa se rendant à Toronto par Sudbury. La compagnie mettra en exploitation une voie ferrée entre Toronto et Parry Sound en juin prochain, cette ligne sera prolongée jusqu'à Sudbury vers septembre.

Le Grand-Tronc-Pacifique

La direction du Grand-Tronc-Pacifique vient d'annoncer que les plans et profils de la section de Touchwood Hill à Edmonton, 450 milles, vont être livrés à l'inspection du public aux bureaux de la Compagnie, à Montréal, le 1er février et que les soumissions seront reçus jusqu'au 20 février.

F. W. G. Haultain

Les quelques amis du grrrand Haultain se sont réunis à Moose Jaw pour célébrer..... la défaite des *Provincial Righters*. Faute de mieux, on peut bien célébrer une défaite !

Plusieurs résolutions plus ou moins cocasses ont été votées à cette réunion.

Législature d'Ontario

Le Premier Ministre d'Ontario, M Whitney, vient d'annoncer que la législature sera réunie pour le 15 février. Le cabinet va faire un effort pour expèdier toute la besogne de la session assez tôt pour que les chambres soient prorogées avant Pâques.

La prospérité du Canada

Dans les six mois de l'année 1905 qui viennent de s'écouler jusqu'au 31 décembre, notre commerce total a augmenté de 30 MILLIONS et demi sur l'année précédente.

Les exportations ont dépassé les importations de SEPT MILLIONS.

Les exportations ont augmenté dans toutes les branches.

Le commerce du Canada représente maintenant une somme de CENT DOLLARS par chaque tête d'homme, femme et enfant du Dominion.

Pas trop mal, pour un jeune pays !

Le Canada.

19

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

Ce mais suffit pour rendre le petit prince malheureux entre les plus misérables.

Gonzagne était beau, Gonazgue était né puissumment riche. Gonzague était de race souveraine. il avait de la bravoure, ses preuves étaient faites, il avait de la science et de l'intelligence, peu d'hommes maniait la parole avec autant d'autorité que lui, sa valeur diplomatique était connue et citée fort haut, à la cour tout le monde subissait son charme, mais... Mais il n'avait ni foi ni loi, et son passé tirannisait déjà son présent. Il n'était plus le maître de s'arrêter sur la pente où il avait mis le pied dès ses plus jeunes années. Fatalement, il était entrainé à mal faire pour couvrir et cacher ses anciens méfaits. C'eût été une riche organisation pour le bien, c'était pour le mal une machine vigoureuse. Rien ne lui coûtait. Après vingt-cinq ans de batailles, il ne sentait point encore la fatigue.

Quant au remord, Gonzague n'y croyait pas plus qu'à Dieu. Nous n'avons pas besoin d'apprendre au lecteur que dona Cruz était pour lui un instrument, instrument fort habilement choisi, et qui, selon toute apparence, devait fonctionner à merveille.

Gonzague n'avait point pris cette jeune fille au hasard. Il avait hésité ongtemps avant de fixer son choix. Dona Cruz réunissait toutes les qualités qu'il avait rêvées, y compris certaine ressemblance, assez vague assurément, mais suffisante pour que les indifférents pussent prononcer ce mot si précieux: Il y a un air de famille. Cela donne tout de suite à l'imposture une terrible vraisemblance. Mais une circonstance se présentait tout à coup sur laquelle Gonzague n'avait pas compté. En ce moment, malgré l étrange révélation que dona Cruz venait de recevoir, ce n'était pas elle qui était la plus émue. Gonzague avait besoin de toute sa diplomatie pour cacher son trouble. Et, malgré toute la diplomatie de Gonzague, la jeune fille découvrit le trouble et s'en étonna.

La dernière parole du prince, toute adroite qu'elle était, laissa un doute dans l'esprit de dona Cruz. Le soupçon s'éveilla en elle. Les femmes n'ont pas besoin de comprendre pour se défier. Mais qu'y avait-il donc pour émouvoir ainsi un homme fort surtout par son sang-froid? un nom prononcé: Aurore... Qu'est-ce qu'un nom ? D'abord, comme l'a dit notre belle recluse, le nom était rare ; ensuite, il y a des pressentiments. Ce nom l'avait violemment frappé. C'était l'appréciation même de la violence du choc qui troublait maintenant Gonzague superstitieux. Il se disait : " C'est un avertissement ! " Avertissement de qui ? Gonzague croyait aux étoiles, ou du moins à son étoile. Les étoiles ont une voix : son étoile avait parlé. Si c'était une découverte, ce nom tombé par hasard, les conséquences de cette découverte étaient si graves que l'étonnement et le trouble du prince ne doivent plus être un sujet de surprise. Il y avait dix-huit ans qu'il cherchait ! Il se leva, prenant pour prétexte un grand bruit qui montait des jardins, mais en réalité pour calmer son agitation et composer son visage.

Sa chambre était située à l'angle rentrant formé par l'aile droite de la façade de l'hôtel donnant sur le jardin et le principal corps de logis. En face de ses fenêtres étaient celles de l'appartement occupé par Mme la princesse de Gonzague. Là, d'épais rideaux retombaient sur les vitres de toutes les croisées closes. Dona Cruz, voyant le mouvement de Gonzague, se leva aussi et voulut aller à la fenêtre. Ce n'était chez elle que curiosité d'enfant.

—Restez, lui dit Gonzague ; il ne faut pas encore qu'on vous voie.

Au-dessus de la fenêtre et dans toute l'étendue du jardin dévasté, une foule compacte s'agitait. Le prince ne donna pas même un coup d'œil à cela. Son regard s'attacha, pensif et sombre, aux croisées de sa femme.

—Viendra-t-elle ? se dit-il.

Dona Cruz avait repris sa place d'un air boudeur.

—Quand même ! se dit encore Gonzague ; la bataille serait au moins décisive.

Puis prenant son parti :

—A tout prix, il faut que je sache...

Au moment où il allait revenir vers sa jeune compagne, il crut reconnaître dans la foule cet étrange petit personnage dont l'excentrique fantaisie avait fait sensation ce matin dans le salon d'apparat : le bossu adjudicataire de la niche à Médor. Le bossu tenait un livre d'heures à la main et regardait, lui aussi, les fenêtres de Mme de Gonzague. En toute autre circonstance, Gonzague eût peut-être donné quelque attention à ce fait, car il ne négligeait rien, d'ordinaire ; mais il voulait savoir. S'il fût resté une minute de plus à la croisée, voici ce qu'il aurait vu : Une femme descendit le perron de l'aile gauche, une camériste de la princesse ; elle s'approcha du bossu, qui lui dit rapidement quelques mots et lui remit le livre d'heures. Puis la camériste rentra chez madame la princesse, et le bossu disparut.

—Ce bruit venait d'une dispute entre mes nouveaux locataires, dit Gonzague en reprenant sa place auprès de dona Cruz. Où en étions-nous, chère enfant ?

—Au nom que je dois porter désormais.

—Au nom qui est le vôtre. Aurore. Mais quelque chose est venu à la traverse. Qu'est-ce donc ?

—Avez-vous oublié déjà ? fit dona Cruz avec un malicieux sourire.

Gonzague fit semblant de chercher.

—Ah ! s'écria-t-il, nous y sommes : une jeune fille que vous aimiez et qui portait aussi le nom d'Aurore.

—Une belle jeune fille, orpheline comme moi.

—Vraiment ! et c'est à Madrid ?

—A Madrid.

—Elle était Espagnole ?

—Non, elle était Française.

—Française ? répéta Gonzague, qui jouait admirablement l'indifférence.

Il étouffa même un léger bâillement. Vous eussiez dit qu'il poursuivait ce sujet d'entretien par complaisance. Seulement, toute son adresse était en pure perte ; l'espiègle sourire de dona Cruz aurait dû l'en avertir.

—Et qui prenait soin d'elle ? demanda-t-il d'un air distrait.

—Une vieille femme.

—J'entends bien, mais qui payait la duègne ?

—Un gentilhomme.

—Français aussi ?

—Oui, Français.

—Jeune ou vieux ?

—Jeune et très-beau.

Elle le regardait en face. Gonzague feignit de réprimer un second bâillement.

—Mais pourquoi me parlez-vous de ces choses qui vous ennuient, prince ? s'écria dona Cruz en riant. Vous ne connaissez pas la jeune fille, vous ne connaissez pas le gentilhomme. Je ne vous aurais pas cru si curieux que cela.

Gonzague vit bien qu'il fallait prendre la peine de jouer plus serré.

—Je ne suis pas curieux, mon enfant, répondit-il en changeant de ton ; vous ne me connaissez pas encore. Il est certain que je m'intéresse personnellement ni à cette jeune fille ni à ce gentilhomme, quoique je connaisse beaucoup de monde à Madrid ; mais, quand j'interroge, j'ai mes raisons pour cela. Voulez-vous me dire le nom de ce gentilhomme.

—Cette fois, les beaux yeux de dona Cruz exprimèrent une véritable défiance.

—Je l'ai oublié, répondit-elle sèchement.

—Je crois que si vous vouliez bien... insista Gonzague en souriant.

—Je vous répète que je l'ai oublié.

—Voyons, en rassemblant vos souvenirs... Cherchons tous deux.

—Mais que vous importe le nom de ce gentilhomme ?

—Cherchons, vous dis-je ; vous allez voir ce que j'en veux faire. Ne serait-ce point... ?

—Monsieur le prince, interrompit la jeune fille, j'aurais beau chercher, je ne trouverais pas.

Cela fut dit si résolument, que toute insistance devenait impossible.

—N'en parlons plus, fit Gonzague ; c'est facheux, voilà tout, et je vais vous dire pourquoi cela est fâcheux. Un gentilhomme français établi en Espagne ne peut être qu'un exilé. Il y en a malheureusement beaucoup. Vous n'avaz point de compagne de votre âge ici, ma chère enfant, et l'amitié ne s'improvise pas. Je me disais : J'ai du crédit ; je ferai gracier le gentilhomme, qui ramènera la jeune fille et ma chère petite dona Cruz ne sera plus seule.

Il y avait dans ces paroles un tel accent de simplicité vraie, que la pauvre fillette en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

---Ah ! fit-elle, vous êtes bon !

---Je n'ai pas de rancune, dit Gonzague en souriant ; il est temps encore.

---Ce que vous me proposez là, dit dona Cruz, je n'osais pas vous le demander, mais j'en mourais d'envie ! Mais vous n'avez pas besoin de savoir le nom du gentilhomme ; vous n'avez pas besoin d'écrire en Espagne, j'ai revu mon amie.

---Depuis peu ?

---Tout récemment.

---Où donc ?

---A Paris.

---Ici ! fit Gonzague.

Dona Cruz ne se défiait plus. Gonzague gardait son sourire ; mais il était pâle.

---Mon Dieu ! reprit la fillette sans être interrogée, ce fut le jour de notre arrivée. Depuis que nous avions passé la porte Saint Honoré, je me disputais avec M. de Peyrolles pour ouvrir les rideaux qu'il tenait obstinément fermés. Il m'empêcha ainsi de voir le Palais-Royal, et je ne le lui pardonnerai jamais. Au détour d'une petite cour, non loin de là, le carosse frôlait les maisons. J'entendis qu'on chantait dans une salle basse. M. de Peyrolles avait la main sur le rideau, mais sa main se retira, parce que j'avais brisé dessus mon éventail. J'avais reconnu la voix ; je soulevai le rideau. Ma petite Aurore, toujours la même, mais bien plus belle, était à la fenêtre de la salle basse.

Gonzague tira ses tablettes de sa poche.

---Je poussai un cri, poursuivit dona Cruz. Le carosse avait repris le grand trot ; je voulus descendre, je fis le diable. Ah ! si j'avais été assez forte pour étrangler votre Peyrolles !

---C'était, dites-vous, interrompit Gonzague, une rue aux environs du Palais-Royal.

---Tout près.

—La reconnaîtriez-vous?

—Oh ! fit dona Cruz, je sais comment on l'appelle. Mon premier soin fut de le demander à M. de Peyrolles.

—Et comment l'appelle-t-on ?

—La rue du Chantre. Mais qu'écrivez-vous donc là, prince ?

Gonzague traçait en effet quelques mots sur ses tablettes. Il répondit :

—Ce qu'il faut pour que vous puissiez revoir votre amie.

Dona Cruz se leva, le rouge du plaisir au front, la joie dans les yeux.

—Vous êtes bon, répéta-t-elle ; vous êtes donc véritablement bon !

Gonzague ferma ses tablettes et les serra.

—Chère enfant, vous en pourrez juger bientôt, répondit-il. Maintenant il faut nous séparer pour quelques instants. Vous allez assister à une cérémonie solennelle. Ne craignez point d'y montrer votre embarras ou votre trouble, c'est naturel, on vous en saura gré.

Il se leva et prit la main de dona Cruz.

—Dans une demi-heure tout au plus, reprit-il, vous allez voir votre mère.

Dona Cruz mit la main sur son cœur.

Coin Féminin

CHRONIQUE DE LA MODE.

LES GANTS.

Ma plume, Chères Lectrices, a grand envie de vous tracer ce seul conseil : Choisissez les gants les plus chauds, où vos mains se glisseront voluptueusement par ces froides journées- Mais je me souviens que la mode est une personne tyrannique, régissant tout, depuis la pointe extrême de nos bottines jusqu'à nos ongles roses qu'elle exige tantôt aigus, tantôt en amandes etc., résignée à mon devoir de chroniqueuse, je vais vous indiquer le rôle joué par le gant dans la vie mondaine.

Pour les simples visites de l'après-midi, le gant doit être glacé et de teinte s'harmonisant avec la toilette.

Pour les réunions du soir, il doit être exclusivement blanc. Cette obligation est particulièrement étroite pour les hommes, surtout si l'on danse. Les gants de couleur peuvent déteindre et maculer le corsage de la danseuse.

Cela me fait penser à la pittoresque et prudente précaution qu'ont les jeunes filles de nos campagnes françaises.

Pendant que le violoneux prélude par de grinçants accords à une bourrée rustique, les jeunes paysannes nouent, à leur taille fine, un mouchoir déplié, mettant ainsi leur frais corsage de mousseline, à l'abri des doigts... rugueux de leur danseur !

On quitte ses gants pour jouer du piano, par contre, on les garde pour pendre les rafraîchissements.

Lorsqu'un souper a précédé la soirée, et qu'il n'y a pas bal, les invités peuvent ne pas remettre les gants qu'ils ont dû enlever pour se mettre à table.

La maitresse de maison, pour recevoir, si elle veut se conformer au vieil usage français doit avoir les mains nues.

Cette mode nous semble plus courtoise que la mode américaine, qui exige une maitresse de maison gantée jusqu'au coude.

Mettre des gants pour manier ses invités a quelque chose de blessant.

Le gant de soirée est glacé. De même le gant de mariage. Pour les hommes faisant partie d'un cortège nuptial ils doivent avoir des gants blancs.

Maintenant, si l'on veut le dernier mot de l'élégance, en cette délicate matière, disons qu'il faut choisir les gants un peu larges et longs, rien n'étant plus commun qu'une main étriquée dans un gant trop court.

Une remarque, pour finir, ayant trait à la loi troublante des échanges magnétiques.

Les peaux mortes des gants infligent une solution de continuité aux fluides sympatiques qui s'échangent d'une personne à l'autre par la pression de main. Ayez donc la précaution de vous déganter pour serrer la main d'une amie, si vous ne voulez annihiler ces courants.

***

Puisque nous sommes dans les à-côtés de la mode; j'en profite pour glisser dans ma chronique quelques mots d'hygiène.

Est-il rien de plus séduisant que de purpurines lèvres découvrant en un joli sourire ou en un rire frais, une double rangée de dents saines ?

Combien parmi vous, gracieuses lectrices, les possédaient ces perles fines dont parle le poète, qui les avez perdues faute d'en avoir pris soin de bonne heure et continuellement.

Tous les médecins qui s'occupent de l'hygiène de la bouche sont d'accord pour reconnaître que toutes les maladies attaquant les dents sont d'origine microbienne et de ces microbes naissent des fermentations microbiennes.

La mastication laisse, en effet, entre les dents et à leur base de petits détritus qui, sous l'influence des divers sucs secrétés par les muqueuses de la bouche, s'altèrent, fermentent, et, sur toute fermentation, naissent et se développent des germes déposés par l'air.

Une fois nés, ces germes ou microbes se nourrissent au dépens du champ où ils se trouvent. Ceux que nous laissons s'installer sur les dents attaquent l'émail. Or la matière, dont l'émail dentaire est composée—le fluov—est si rare dans la nature en général et dans notre organisme, en particulier, que la loi de défense physique n'a pas le temps d'agir pour réparer la crèche faite par les microbes et dès lors la dent est sinon perdue, du moins très compromise. Il faut alors que la chirurgie dentaire intervienne ; ce qui ne se fait pas sans souffrance et dépense. Il serait plus simple d'empêcher les dents de se carier.

On y arrivera facilement à l'aide de l'antisepsie.

Mais il n'est pas suffisant de se nettoyer soigneusement les dents tous les jours avec la brosse et de se rincer la bouche après chaque repas. Il faut encore apporter le plus grand discernement dans le choix des dentifrices.

Un grand nombre de subtances vendues sous ce nom, sont loin de rendre les résultats qu'on leur demande.

Un antiseptique dentaire par excellence est le charbon végétal. Il ne doit être employé qu'en poudre très finement pulvérisée, sans quoi on s'expose à rayer l'émail des dents.

L'alcoolature de cochléaria, qui se vend en pharmacie, est aussi un excellent dentrifice. Le matin et le soir se rincer la bouche avec de l'eau tiède dans laquelle on aura versé quelques gouttes de cochléaria.

MAGALI.

PETIT COURRIER.

J. B., à Morinville.—Cette réponse nécessitant un trop grand développement, donnez-moi adresse exacte et joignez un timbre de deux centins pour réponse par lettre.

Ersella U.—Quand vous lavez une broderie il faut aussitôt que vous l'avez passée à l'eau claire la dessècher dans un linge et la repasser humide à travers une mousseline,

MAGALI.

POUR LES CURIEUSES.

CE QUE NOS NOMS VEULENT DIRE.

Les noms n'existèrent pas de tous temps, à la façon dont nous l'entendons aujourd'hui.

L'individu, la famille, la tribu était désigné par un surnom rappelant sa manière particulière d'être. Puis, peu à peu, ces surnoms, sans souci de leur origine première, s'appliquaient seulement pour distinguer tel individu ou famille.

Voici la signification de quelques noms de Saints que l'Eglise fête pendant le mois de janvier.

Ste Geneviève, patronne de Paris. Elle était bergère et sa chaumière était située sur la colline où s'élève le Panthéon. cette nécropole des grands hommes de France, et sauva Paris par ses prières de lors l'invasion barbare. Son nom signifie : visage blanc.

St. Siméon, établit sa demeure sur une colonne, pour se séparer plus complètement des hommes. Son nom veut dire ; qui a été exaucé.

St. Lucien et ses dérivés Luc, Luce, Lucie, évoquent d'eux-mêmes : Lumière, clarté.

Ste-Gudule, patronne de Bruxelles, était de famille royale et guerrière. On est imparfaitement d'accord sur la signification de son nom. D'aucuns prétendent qu'il dérive de Guillaume, lequel signifie : casque doré.

St. Julien : né en Juillet.

Ste-Agathe : très bonne.

Ste-Honorine : qui reçoit les honneurs.

Ste-Véronique veut dire ; véritable image et rappelle le miracle de la Sainte Face.

St-Hilaire se traduit tout seul ; joyeux.

St-Paul-l'Ermite : qui se repose.

St-Antoine ; l'inestimable.

Ste-Euphrasie : qui parle bien.

St-Sébastien ; élevé très haut.

Ste-Agnès : la pure.

St-Raymond : qui conseille.

St-Timothée ; qui craint Dieu.

St-Chrysostome : son intarissable et merveilleuse élocution lui avait valu le surnom de bouche d'or.

Ste-Marcelle : la belliqueuse.

RECETTES CULINAIRES.

POULET AU JAMBOM

Faites blonder gros comme un œuf de beurre ; faites y revenir le poulet coupé en morceaux et une demie livre de jambon coupé en tranches minces. Ajoutez un verre d'eau et 2 cuillères de brandy. Faites cuire à feu doux, liez la sauce avec une cuillère de farine,

PAIN PERDU (GATEAUX).

Faites bouillir deux tasses de lait avec sucre, sel et écorce de citron.

Prenez des morceaux de pain coupés en tranches de l'épaisseur du doigt. Mettez-les tremper dans le lait puis faites égouter ; trempez-les alors dans œufs battus comme pour une omelette, ensuite dans de la mie de pain émiettée fin, faites frire et servez soupoudrés de sucre.

Le sel dissout dans l'alcohol, enlève presque toujours les taches de graisses des vêtements,

—Que dirais-je ? fit-elle.

—Vous n'aurez rien à cacher des misères de votre enfance, rien entendez-vous ? vous n'aurez rien à dire, sinon la vérité, la vérité tout entière.

Il souleva une draperie derrière laquelle était un boudoir.

—Entrez ici, dit-il.

—Oui murmura la jeune fille ; et je vais prier Dieu, pour ma mère.

—Priez, dona Cruz, priez. Cette heure est solennelle dans votre vie.

Elle entra dans le bouboir. La draperie retomba sur elle, après que Gonzague lui eut baisé la main.

—Mon rêve ! pensait-elle tout haut ; ma mère est princess !

Gonzague, resté seul, s'assit devant son bureau, la tête entre ses deux mains. C'était lui qui avait besoin de se recueillir : un monde de pensées s'agitait dans son cerveau.

—Rue du Chantre ! murmura-t-il. Est-elle seule ? l'a-t-il suivie ? Ce serait audacieux. Mais est-ce bien elle ?

Il resta un instant les yeux fixés dans le vide, puis il s'écria :

—C'est ce dont il faut s'assurer tout d'abord !

Il sonna. Personne ne répondit. Il appela Peyrolles par son nom. Nouveau silence. Gonzague se leva et passa vivement dans la bibliothèque, où d'ordinaire le factotum attendait ses ordres. La bibliothèque était déserte. sur la table, seulement, il y avait un pli à l'adresse de Gonzague. Celui-ci l'ouvrit. Le billet était de la main de Peyrolles ; il contenait ces mots : " Je suis venu ; j'avais beaucoup à vous dire. Il s'est passé d'étranges choses au pavillon. " Puis, en forme de " post-scriptum : " " Monsieur le cardinal de Bissy est chez la princesse. Je veille. " Gonzague froissa le billet.

—Ils vont tous lui dire murmura-t-il : " Assistez au conseil, pour vous-même, pour votre enfant, s'il existe..." Elle se raidira ; elle ne viendra pas. C'est une femme morte ! Et qui l'a tuée ? s'interrompit-il le front plus pâle et l'œil baissé.

Il pensait tout haut malgré lui :

—Fière créature autrefois ! belle au-dessus des plus belles ; douce comme les anges, vaillante autant qu'un chevalier ! C'est la seule femme que j'eusse aimée, si j'avais pu aimer une femme !

Il se redressa, et le sourire sceptique revint à ses lèvres.

—Chacun pour soi ! fit-il. Est-ce ma faute si, pour s'élever audessus de certain niveau, il faut mettre le pied sur les marches qui sont des têtes et des cœurs ?

Comme il rentrait dans sa chambre, son regard tomba sur les draperies du bouboir où dona Cruz était renfermée.

—Celle-là prie, dit-il ; eh bien ! j'aurais presque envie de croire maintenant à cette billevesée qu'on nomme la voir du sang. Elle a été émue, mais pas trop, pas comme une vraie fille à qui on eût dit les mêmes paroles : Tu vas revoir ta mère. Bah ! une petite bohémienne ! elle a songé aux diamants, aux fêtes. On ne peut pas apprivoiser les loups !

Il alla mettre son oreille à la porte du boudoir.

—C'est qu'elle prie, s'écria-t-il, tout de bon ! C'est une chose singulière ! tous ces enfants du hasard ont dans un coin de leur extravagante cervelle une idée qui naît avec leur première dent et qui ne meurt qu'avec leur dernier soupir, l'idée que leur mère est princesse. Tous ils cherchent, la hotte sur le dos, le roi leur père. Celle-ci est charmante, se reprit-il, un vrai bijou ! Comme elle va me servir naïvement et sans le savoir ! Si une bonne paysanne, sa vraie mère, venait aujourd'hui lui tendre les bras, palsambleu ! elle se fâcherait tout rouge. Nous allons avoir des larmes au récit de son enfance. La comédie se glisse partout...

Sur son bureau il y avait un flacon de crista, plin de vin d'Espagne et un verre. Il se versa une rasade et but.

—Allons, Philippe ! dit-il en s'asseyant devant ses papiers épars, ceci est le grand coup de dé ! Nous allons jeter un voile sur le passé aujourd'hui ou jamais ! Belle partie ! Riche enjeu ! Les millions de la banque de Law peuvent faire comme les sequins des " Mille et une Nuit " et se changer en feuilles sèches ; mais les immenses domaines de Nevers, voilà le solide !

Il mit en ordre ses notes, préparées longtemps à l'avance. Peu à peu son front se rembrunissait. comme si une pensée terrifiante se fût emparée de lui.

—Il n'y a pas à se faire illusion, dit-il en cessant de travailler pour réfléchir encore, la vengeance du régent serait implacable. Il est léger, il est oublieux, mais il se souvient de Philippe de Nevers, qu'il aimait plus qu'un frère ; j'ai vu des larmes dans ses yeux quand il regardait ma femme qui est la veuve de Nevers—Mais quelle apparence ! Il y a dix-neuf ans et pas une voix ne s'est élevée contre moi !

Il passa le revers de la main sur son front comme pour chasser cette obsédante pensée.

C'est égal, conclut-il, j'aviserai à cela. Je trouverai un coupable ; et, le coupable puni, tout sera dit, je dormirai tranquille.

Parmi les papiers étalés devant lui, et presque tout écrits en chiffres, il y en avait un qui portait : " Savoir si madame de Gonzague croit sa fille morte ou vivante. " Et au-dessous ; " Savoir si l'acte de naissance est en son pouvoir. "

—Pour cela, il faudrait qu'elle vint, pensa Gonzague. Je donnerais cent mille livres pour savoir seulement si elle a l'acte de naissance, ou même si l'acte de naissance existe ; car, s'il existe, je l'aurais ! Eh qui sait ? reprit-il emporté par ses espoirs renaissants ; qui sait ? les mères sont un peu comme ces bâtards dont je parlais tout à l'heure et qui voient partout leurs parents ; elles voient leurs enfants partout. Je ne crois pas le moins du monde à l'infaillibilité des mères. Qui sait ? elle va peut être ouvrir les bras à ma petite gitana......Ah ! par exemple, victoire ! victoire en ce cas-là ! Des fêtes, des cantiques d'actions de grâce, des banquets ! Un " te deum, " si on veut ! Et salut à l'héritière de Nevers !

Il riait. Quand son sire cessa, il poursuivit :

—Puis dans quelque temps, une jeune et belle princesse peut mourir. Il en meurt tant de ces jeunes filles ! Deuil général, oraison funèbre par un archevêque. Et, pour moi, un héritage énorme que j'aurais, palsambleu ! bien gagné !

Deux heures de relevée sonnèrent à l'horloge de Saint magloire. C'était le moment fixé pour l'ouverture du tribunal de famille.

VIII

LA VEUVE DE NEVERS

Certes on ne peut pas dire que ce noble hôtel de Lorraine fut prédestiné à devenir un tripot d'agioteurs ; cependant il faut bien avouer qu'il était admirablement situé et disposé pour cela. Les trois faces du jardin, longeant les rues Quincampoix, Saint Denis et Aubry-le-Boucher, fournissaient trois entrées précieuses. La première surtout valait en or le pesant des pierres de taille de son portail tout neuf. Ce champ de foire n'était-il pas bien plus commode que la rue Quincampoix elle-même, toujours boueuse et bordée d'affreux bouges où l'on assasinait volontiers les traitants ? Les jardins de Gonzague était évidemment destinés à détrôner la rue Quincampoix. Tout le monde prédisait cela, et, par hasard, tout le monde avait raison.

On avait parlé du défunt bossu, Esope 1er pendant vingt-quatre heures. Un ancien soldat aux gardes, nommé Gruel et surnommé la baleine, avait essayé de prendre sa place ; mais la Baleine avait six pieds et demi ; c'était génant. La Baleine avait beau se baisser, son dos était toujours trop haut pour faire un pupître commode. Seulement, la Baleine avait annoncé franchement qu'elle dévorerait tout Jonas qui lui ferait concurrence. Cette menace arrêtait les bossus de la capitale. La Baleine était de taille et de vigueur à les avaler tous les uns après les autres, Ce n'était pas un garçon méchant, mais il buvait six ou huit pots de vin par jour, et le vin était cher en cette année 1717 : la Baleine avait besoin de gagner sa vie.

Quand notre bossu adjudicataire de la niche de Médor vint prendre possession de son domaine, on rit beaucoup dans le jardin de Nevers. Toute la rue Quincampoix vint le voir. On le baptisa du premier coup Esope II, et son dos à gibbosité parfaitement confortable, eut un succès fou. Mais la Baleine gronda ; Médor aussi.

La Baleine vit tout de suite dans Esope II un rival vainqueur. Comme Médor n'était pas moins maltraité que lui, ces deux grandes rancunes s'unirent entre elles. La Baleine devint le protecteur de Médor, dont les longues dents se montraient du haut en bas chaque fois qu'il voyait le nouveau possesseur de sa niche. Tout ceci était gros d'événements tragiques. On ne douta pas un seul instant que le bossu ne fut destiné à devenir la pâture de la Baleine. En conséquence, pour se conformer aux traditions bibliques, on lui donna le second sobriquet de Jonas. Bien des gens droits sur leur échine n'ont pas une si longue étiquette. Il n'y avait pourtant rien de trop : Esope II dit Jonas exprimait d'une façon élégante et précise l'idée d'un bossu digéré par la baleine. C'était toute une oraison funèbre faite à l'avance.

Esope II ne semblait point s'inquiéter beaucoup du sort affreux qui l'attendait. Il avait pris possession de sa niche, et l'avait meublée fort proprement d'un petit banc et d'un coffre. A tout prendre, Diogène dans son tonneau, qui était une amphore, n'était pas encore si bien logé. Et Diogène avait cinq pieds six pouces, au dire de tous les historiens.

Esope II ceignit ses reins d'une corde à laquelle pendait un bon sac de grosse toile. Il acheta une planche, une écritoire et des plumes. Son fonds était monté. Quand il voyait un marché près de se conclure, il s'approchait discrètement, tout à fait comme Esope Ier, son regrettable prédécesseur ; il mouillait d'encre sa plume et attendait. Le marché conclu, il présentait la planche sur sa bosse, on mettait les tifres sur la planche, et on signait aussi commodément que dans l'échoppe d'un écrivain public. Ceci fait, Esope II reprenait son écritoire d'une main, sa planche de l'autre : la planche servait de sébile et recevait l'offrande, qui finalement s'en allait dans le sac de grosse toile.

Il n'y avait point de tarif. Esope II à l'exemple de son modèle, recevait tout, excepté la monaie de cuivre. Mais connaissait-on le cuivre, rue Quincampoix ? Le cuivre, en ce temps bienheureux, ne servait plus qu'à faire du vert-de-gris pour empoisonner les oncles riches.

Esope II était là depuis dix heures du matin. Vers une heure après-midi, il appela un des nombreux marchands de viande froide qui allaient et venaient dans cette foire au papier ; il acheta un bon pain à la croûte dorée, une poularde qui faisait plaisir à voir, et une bouteille de chambertin. Que voulez-vous ! il voyait que le métier marchait.

Son devancier n'aurait pas fait cela.

Esope II s'assit sur son petit banc, étala ses vivres sur son coffre, et dîna magistralement à la face des spéculateurs qui attendaient son bon plaisir. Les pupitres vivants ont ce désanvatage, c'est qu'ils dînent. Mais voyez l'engouement ! on fit queue à la porte de la niche, et personne ne s'avisa d'emprunter le grand dos de la Baleine. Le géant, obligé de boire à crédit, buvait double ; il poussait des rugissements, Médor, son affidé, grinçait des dents avec rage.

—Holà ! Jonas, criait-on de toutes parts, as-tu bientôt fini de dîner ?

Jonas était bon prince : il renvoyait les pratiques à la Baleine ; mais on voulait Jonas. C'était plaisir de signer sur sa bosse. Et puis, Jonas n'avait pas la langue dans sa poche. Ces bossus, vous savez, ont tant d'esprit ! On citait

(Suite à la 6ième page)

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton, Alberta,

Jeudi, 1 Février 1906

L'ALLIANCE NATIONALE

Le Cercle de l'Alliance Nationale a procédé le 28 décembre dernier à ses élections générales dont voici les résultats : Sont élus : Substitut-général, O. Tessier ; Président, J. T. Labissonnière ; Vice-Président, E. Bérubé Secrétaire-Archiviste, J. G. Fairbanks ; Secrétaire-Financier, Leo Savard ; Trésorier, J. H. Picard. Médecin Examinateur, Dr Roy ; Commissaire-Ordonnateur, Emile Tessier ; Introducteur, J. Lessard ; Auditeurs, J. H. Gariépy, P. E. Lessard ; Chapelain, Rév. Père Hétu.

En même temps que nous publions les résultats des élections générales, nous considérons comme notre devoir de journaliste de rappeler, en quelques mots, le but de la Société et aussi les avantages matériels et moraux qui se rattachent à la qualité de membre.

La Société l'*Alliance Nationale* fut fondée le 11 décembre, 1892, et incorporée en 1893. Depuis lors elle n'a cessé de se développer et est devenue l'une des plus importantes sociétés de secours mutuels du Canada.

Son but est le suivant : "L'union des Catholiques parlant la langue française, dans une commune pensée de secours mutuels et de protection de leurs intérêts matériels et moraux, tous sains de corps, recommandables par leur moralité et leur position sociale."

Son développement rapide (elle comptait 9,943 membres en 1902, chiffre qui est maintenant de beaucoup dépassé) a prouvé d'abord qu'elle repondait à un besoin et ensuite a démontré une fois de plus la vitalité de l'élément Français-Canadien.

Cependant, la grande majorité des membres de l'*Alliance Nationale* habite la province de Québec, et l'on conçoit quelque étonnement lorsqu'on constate que, malgré les efforts des dirigeants de la société, beaucoup de Canadiens des Etats-Unis et des provinces du Nord-Ouest n'en font pas partie. Quelques questions s'offrent à notre esprit.

Est-ce que les Canadiens-Français du Nord-Ouest ou des Etats-Unis auraient perdu de vue leurs intérêts et leurs devoirs ?

Se laisseraient-ils assimiler par le flot toujours grandissant de l'émigration étrangère ?

Il nous plait d'espérer que ce n'est ni l'une ni l'autre de ces causes et de penser que c'est tout simplement parce qu'ils ne se rendent pas compte des obligations morales dans lesquelles ils se trouvent.

Nous avons dit : des obligations morales. C'est qu'en effet il y en a plusieurs entre lesquelles nous en choisirons deux, les plus importantes.

Obligation vis-à-vis de la Famille.

Obligation vis-à-vis de la Race, de la Religion, de la langue Française.

Parlons de la première : Quel est le père de famille, vraiment digne de ce nom, qui n'emploi toutes ses facultés à travailler en vue d'augmenter son bien-être, de s'assurer une position sociale plus élevée et de faire instruire et élever ses enfants ?

Mais cela ne suffit pas, et, sans doute, beaucoup seraient étonnés si on leur disait que malgré tous leurs efforts, malgré toutes les qualités qu'ils déploient, malgré leurs sincères désirs de bien faire, ils manquent au plus élémentaire de leurs devoirs—la prévoyance—la prévoyance, vertu des sages, grâce à laquelle on peut, dans une large mesure, atténuer les coups du sort.

Voici une heureuse famille : Le père, un gai compagnon et un bon travailleur, rapporte chaque semaine, très régulièrement, son salaire à la maison, la mère, ménagère alerte, sait tirer parti de l'argent. Ils vivent heureux au milieu de leurs enfants, trouvant leur vie si bonne qu'ils ne se doutent pas qu'elle peut tout à coup changer de face.

Mais, un jour, le père tombe malade, il ne peut pas travailler, bon, dit-il, cela passera, et il est tout heureux d'avoir quelques économies qui vont suppléer à l'absence du salaire. Malheureusement la maladie se prolonge et s'aggrave, des semaines se passent, les économies ont été vite épuisées, la misère arrive, à ses douleurs physiques le père voit s'ajouter les plus torturantes angoisses. Il a remarqué sur les joues pâlies de sa femme des traces de larmes, et souvent, dans la pièce voisine, il a pu voir la lumière briller bien tard dans la nuit. C'est sa compagne qui veille courbée sur l'ouvrage qui donnera demain de quoi nourrir ses enfants.

Cependant, malgré tous ses efforts, la pauvre femme ne peut suffire à tout. Le plus jeune de ses enfants lui a dit un jour : "Maman, j'ai faim !" hélas ! il n'y a plus de pain à la maison. Que faire, mon Dieu ! aller mendier de porte en porte ? Emprunter ? mais les prêteurs veulent des garanties et pareille indigence ne leur dit rien qui vaille !

D'un coup d'œil désespéré, la malheureuse envisage le présent et avec plus de terreur encore, l'avenir. Que deviendra-t-elle si son mari vient à mourir ? Que vont devenir ses enfants ? Si la charité publique ne luivient pas en aide que va devenir sa famille ? Va-t-elle mourir de faim ?

Toutes ces angoissantes questions se posent parceque le père de famille, malgré ses qualités d'ordre et de travail, n'était pas prévoyant. C'est pour empêcher de pareilles choses de se produire que des hommes intelligents et généreux ont fondé l'*Alliance Nationale*, et ces hommes nous disent :

"Unissons-nous, nous serons forts, unissons nos efforts et prenons pour devise ce magnifique précepte de la mutualité : *Tous pour un, Un pour tous.* Que chacun verse son obole, oh bien peu de chose, que tous les mois chacun prélève sur son salaire quelques cents et les verse à la caisse commune. En revanche, lorsque la maladie vous clouera sur le lit de douleur, nous vous débarrasserons des soucis matériels, nous vous secourrons, et si vous mourez nous donnerons à votre veuve, à vos enfants la somme pour laquelle vous vous serez inscrit. Ainsi, même après votre mort, vous continuerez votre rôle de soutient et de protecteur et votre mémoire sera encore plus vénérée."

Quel sérénité pour le chef de famille lorsqu'il aura accompli le plus sacré de tous les devoirs, lorsqu'il aura assuré d'une façon certaine l'avenir des siens. N'aura-t-il pas son cerveau allégé d'un énorme souci et ne trouvera-t-il pas, comme avantage immédiat, une grande tranquillité qui lui permettra de mieux se consacrer à ses travaux.

De plus, quelle adroite façon pour le bon chrétien de faire la charité, tout en se préparant de si grands avantages. Et c'est faire de la charité, bien entendu, que de verser sa cotisation à une société de secours mutuels, car la multiplicité des versements infimes procure des sommes suffisantes pour aider le malade, doter la veuve et les orphelins.

De ces quelques lignes n'en découle-t-il pas une conclusion naturelle qui est celle-ci :

Faire partie de l'*Alliance Nationale* est un devoir au sens le plus strict du mot pour tout homme qui donne ainsi à sa famille la preuve de son affection et à ses fils un grand exemple de morale en leur montrant ce que plus tard, comme chef de famille, ils devront faire à leur tour.

Mais, nous direz-vous, il y a d'autres sociétés de secours mutuels et des compagnies d'assurance sur la vie. A cela nous répondrons : "Oui, c'est vrai, il y a d'autres sociétés, mais elles n'ont que des buts financiers et, partant, leurs taux sont plus élevés, car il faut payer des dividendes aux actionnaires. Donc, au point de vue de l'économie, vous avez encore avantage à faire partie de l'*Alliance Nationale*, car elle vous réserve les même avantages à des taux moindres.

Mais nous avons parlé, tout à l'heure, d'obligation vis-à-vis la Race, la Religion, la langue Française. Examinons cette obligation et nous serons surpris de son importance.

L'Alliance Nationale, comme son nom l'indique, a pour but, outre le secours mutuel, de grouper les Canadiens-Français autour de son emblème pour en former un bloc solide et progressant sans cesse, capable d'offrir une résistance telle que rien ne puisse l'entamer, pour mettre, en un mot, la vaillante race canadienne-française à l'abri de l'assimilation.

Qu'est-ce que l'assimilation d'une race ?

C'est le phénomène par lequel à la suite de mélanges divers et aussi grâce au manque de cohésion ou d'énergie de ses unités une race se fond, se laisse absorber par une autre race plus nombreuse ou plus énergique, perd sa personnalité, sa religion, sa langue et finit par disparaître. Certes, les Canadiens-Français ont bien conservé leur religion, leur langue, leur individualité et leur race a pris un merveilleux essort malgré les époques bien difficiles qu'ils ont traversés. Mais nous croyons que jamais ils n'ont connu un danger plus grand que celui qui les menace aujourd'hui.

De toutes les parties du monde accourent d'innombrables émigrants qui viennent prendre leur part de richesse au Canada. Bientôt leur nombre créera un danger pour le Canadien-Français, parceque ces émigrants, en quittant leur pays d'origine, y laissent leurs sentiments nationaux, leur désir unique est de devenir le plus tôt possible des Canadiens et ils n'apportent aucune résistance à la force absorbante des Anglais, dont ils parle bien vite la langue.

Pour faire face à ce danger les Canadiens-Français ne sont pas groupés comme ils l'étaient autrefois, à l'embouchure du St. Laurent. Ils sont éparpillés, deci, delà, partout. Cette éparpillement pourrait leur être funeste s'ils ne se groupaient pas par région, s'ils se perdaient de vue ou plus simplement s'ils n'oubliaient pas les querelles de clocher pour ne former qu'une association forte, parce qu'elle engloberait dans ses rangs absolument tous les Catholique de race française et formerait ainsi un tout, puissant, qui résisterait à l'envahissement des races étrangères anglicisés.

Cette association existe, c'est l'*Alliancé Nationale*, dont le but est de " travailler à la conservation de l'amour et l'usage de la langue française et propager le respect de la foi et des institutions catholiques.

N'est-ce pas là l'idéal de tous les Catholiques de langue française. Placent-ils quelque chose plus haut que la conservation de leur foi et du Français, la plus belle entre toutes les belles langues, cette langue française que tous nous envient parce qu'elle peut s'adopter à tous les besoins comme à tous les arts, cette langue dont la connaissance est, chez les étrangers, un brevet d'éducation complète et de raffinement ?

Nous ne le pensons pas, nous sommes sûrs du contraire et voilà pourquoi nous vous prions instamment d'apporter votre concours à cette œuvre.

Il est de votre devoir de rendre puissante cette société, Vous vous trouverez dans l'obligation de vous unir si vous voulez conserver à votre race sa puissance.

Vous savez tous que les entreprises partielles, tout en créant des divisions, conduisent à l'insuccès, car nous ne sommes pas assez nombreux pour avoir plusieurs sociétés. Ces tentatives stériles risquent de donner aux étrangers une impression de désunion et de faiblesse dont ils pourraient chercher à profiter.

Voilà ce qu'il faut éviter pardessus tout. Si vous voulez l'éviter, si vous voulez conserver la religion et la langue de vos ancêtres, vous vous trouvez dans l'obligation absolue de rentrer dans l'*Alliance Nationale*. Parce que l'*Alliance Nationale* c'est la force.

Groupons-nous donc dans un bel élan de solidité autour de son emblème si nous voulons rester la race appelée à présider aux destinées du Canada.

N.B.—Nous croyons de notre devoir de placer sous les yeux du lecteur un résumé concret des bénéfices que l'*Alliance Nationale* donne à ses membres.

1. SECOURS EN MALADIES. — Les membres inscrits à la Caisse Centrale des maladies reçoivent une indemnité de $4.00 par semaine pendant dix semaines et $3.00 par semaine pendant dix autres semaines, par année, jusqu'à concurrence de $400.

2. CAPITAL-HÉRITAGE. — Au décès d'un sociétaire, ses bénéficiaires ont droit à $500, $1000, $2000 ou $3000, selon le chiffre du certificat de dotation dont il sera alors porteur.

3. INDEMNITÉ AUX INVALIDES. — Les membres frappés d'invalidité absolue, aux termes des Statuts, reçoivent la moitié de leur certificat de dotation ; le surplus étant payable au décès du sociétaire ou lorsqu'il aura atteint l'âge de 70 ans.

4. PENSION AUX VIEILLARDS. — Tout membre qualifié aux termes des Statuts qui aura atteint l'âge de 70 ans recevra annuellement un dixième du montant de son certificat de dotation.

5. CERTIFICAT DE PARTICIPATION ACQUISE.—Un membre qui se retire de l'association après 10 ans de sociétariat peut recevoir un certificat de participation acquise représentant la moitié du montant des contributions qu'il a versées à la caisse de dotation ; celui qui se retire après 20 ans de sociétariat, un certificat acquitté égal au montant qu'il a payé à cette caisse.

6. EXEMPTION DE CONTRIBUTIONS en faveur des membres frappés d'infirmité absolue et de ceux qui sont âgés de 70 ans.

DISTRICT DE VERMILLION
VEGREVILLE

Depuis l'inauguration de la nouvelle ligne du C. N. R., le grand district de Vermillion devient l'un des plus en vue de l'Alberta. Sa situation et surtout la qualité supérieure de son sol en est la cause. L'immigration s'y porte en masse, la population en est des plus mêlée ; Canadiens-Français, Anglais, Irlandais, Allemands, Polonais, Galiciens, etc., il est bien difficile de prévoir ce qui sortira de ce mélange hétérogène. Quoiqu'il advienne cependant, nous, Canadiens-Français, nous espérons y acquérir une position sinon prépondérante, au moins très importante, et nous croyons y avoir un droit spécial. Le chef-lieu actuel et qui semble devoir le devenir définitivement est Végreville. Jusqu'à présent, c'était le *Vieux Végreville*, maintenant c'est le *Nouveau Végreville*, mais ces deux places ne font qu'un seul tout... et puis le *Nouveau* est une colonie du *Vieux !* Or, Végreville et tout le pays environnant a été fondé par des Canadiens, le nom de Vegreville donné en l'honneur du Vénérable Père Végreville, O.M.I., indique assez que les premiers habitants devaient être catholiques et de langue française.

C'est au mois de mars 1894 que sur des renseignements, donnés par un arpenteur canadien, M. Martin, les familles Joseph Poulin et Benoit Tétreau se décidèrent à abandonner le Kansas, et à venir fonder une colonie sur la petite rivière Vermillion. Ils furent accompagnés par M. l'Abbé Morin, alors agent de colonisation et arrivèrent le 2 mai à l'endroit où devait s'élever Végreville. A ces premières familles, alors complètement isolées, vinrent s'adjoindre, les uns plus tard, les autres plus tôt : MM. Eugène Pelletier, M. Ménard, Henri et Adolphe Dubuc, Sylvio Chouinard, H. Dumait, Emile Bellisle, Ferdinand et Napoléon Coté, etc. Les débuts furent des plus difficiles. Il fallut d'abord s'installer sous des tentes, le printemps fut froid et pluvieux. Les maladies firent leurs tristes visites, toutes sortes d'épreuves et contre-temps vinrent assaillir les nouveaux colons sans cependant les décourager.

Les premiers labours furent faits le 19 mai, les premières semailles de pommes de terre, le 29, le maïs, le 31, l'avoine et l'orge, le 1 juin. Le blé n'est cultivé que depuis l'année 1897 et réussit très bien.

La première visite du Prêtre eu lieu le 14 juin 1894. Ce fut le R. P. Boulenc, O.M.I., qui dit la première messe en cette petite colonie dont les communiants n'étaient alors qu'au nombre de 10. Jusqu'en 1904, la colonie fut visitée par les RR. PP. O.M.I. de St-Paul, tantôt par d'autres prêtres en voyage, mais surtout par M. le curé Dorais, du Fort Saskatchewan.

Le premier recensement officiel fut fait le 14 août 1894 par la Police Montée du Fort Saskatchewan.

(Suite à la 5ième page)

District de Vermillion

(Suite de la 4ième page)

Les premières démarches pour obtenir un bureau de poste furent faites au mois d'octobre 1894. Les pétitionnaires demandaient que la colonie se nommat *St-Joseph de Mazenod*, en l'honneur de l'illustre fondateur de la Congrégation des O.M.I., premiers apôtres du N. O. La demande fut accordée pour le bureau, mais le nom ne fut pas agrée, un autre bureau de ce nom existant déjà dans les T. N. O. L'on proposa alors le nom du R. P. *Végreville* qui fut accepté. Le bureau fut ouvert au commencement de l'année 1895.

Le 15 octobre 1894. une pétition fut envoyée à Régina, pour obtenir du gouvernement, une école publique catholique, elle ne fut obtenue qu'en 1901. Elle fut placée sur le terrain acheté par les catholiques, où depuis s'est élevée une petite église. L'école ne fut ouverte qu'à la fin de mai 1902.

Les années qui avaient précédé 1896 avaient été les années toujours difficiles des débuts, mais 1896 fut celle de la grande épreuve.

Au moment où les colons étaient convenablement établis et que tout présageait le succès, de grands feux dévastèrent le pays, brûlant le bois de construction et les récoltes. Les habitants de la colonie furent réduits à la véritable misère. Les dommages furent si grands que le gouvernement du N.-O. dût venir à leur secours en leur prétant le grain de semailles pour l'année suivante et en envoyant des provisions spécialement de la farine. Ce fut heureusement la fin des grandes difficultés, car à partir de 1897 les récoltes furent bonnes et la colonie fit de grands progrès ; peut être même trop rapides, car ils attirèrent l'attention des étrangers. Ces terres alors situées à 100 milles de toute voie ferrée furent toutes prises en quelques années, mais la plupart par des protestants.

Une grande partie des terres furent mises en scrips, les terres des compagnies furent presque toutes achetées. A partir de 1902, cependant bon nombre de ces terres furent reprises par des Canadiens ou Irlandais catholiques. Il restait quelques homesteads qui furent pris aussi par des Irlandais. Le village de Végreville devint bientôt le point central du district, ce village comprenait 5 ou 6 magasins, 2 banques, des boutiques de forge, des maisons de pension, des bureaux de médecins, de notaires, juge de paix, bureau des terres, etc.

En janvier 1904, Sa Grandeur Mgr Légal faisait une visite aux catholiques et y établissait un prêtre résident de l'Ordre des Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception. La première église et première résidence du prêtre était une longue cabane de 50 pieds de long sur une hauteur de 7 pieds, faite de tronc d'arbres superposés et couverte de terre. Ce fut là que Sa Grandeur fut reçue. Le lendemain de son arrivée qui se trouvait le dimanche 10 janvier, Mgr présenta le nouveau prêtre à la petite paroisse et présida une assemblée où la construction d'une église fut décidée. Sa Grandeur voulut bien se charger d'obtenir du gouvernement, un permis de 20,000 pieds de bois de construction. Le permis fut accordé, mais n'arriva qu'au mois de février, et la planche fut charriée sur les dernières neiges, la dernière charge arriva le 2 avril. Le gros œuvre de la construction fut confié à M. Adolphe Dubuc, et les travaux commencèrent le 4, lundi de Pâques. Chacun vint donner quelques jours de travail, si bien que le 16 du même mois, la première messe basse était dite dans la sacristie, et le 17, la première grand'messe également dans la sacristie, enfin le 22 mai, jour de la Pentecôte, la première grand'messe dans l'église inachevée. Le 5 juin avait lieu la première communion. Les ressources manquant, une fois l'extérieur (moins le clocher) fini, les travaux ralentirent, le premier hiver fut très dûr, et ce n'est que cette année que l'église dût être mise en état convenable pour se préserver du froid. L'église a été dédiée à *St Martin*, le grand fondateur des paroisses rurales du nord de la France. Le groupe formant actuellement la petite paroisse de *St Martin de Végreville* est de 32 familles canadiennes et irlandaises. A ces familles revient l'honneur d'avoir construit la première et la seule église qui soit encore dans tout le district. Tout autour de Végreville se trouvent 5 ou 6 groupes de catholiques desservis mensuellement par les Pères C. R. I. C. de Végreville, et forment une population d'environs 200 familles catholiques.

Pendant que les catholiques de Végreville et des environs réalisaient ces progrès, une colonie de Galiciens catholiques romains se fondait à 12 milles au nord-est, et de là s'étendait dans cinq ou six townships. Dirigée par les RR. PP. Basiliens, cette colonie est devenue très prospère et très nombreuse, si bien que si nous comptions les Galiciens catholiques (et pourquoi ne pas les compter ?) avec nous, nous formons croyons-nous la majorité dans le district, au moins présentement.

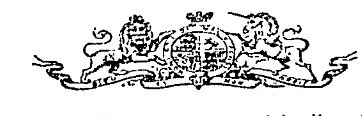
Il est difficile de prévoir ce que l'avenir nous réserve. Cependant au point de vue des progrès matériels, tout semble annoncer que bientôt le district de Vermillion sera l'un des plus considérables de l'Alberta. Avant la construction du chemin de fer, la qualité seule du terrain avait attiré à plus de 100 miles, une population déjà considérable, puisque presque tous les homesteads du district sont actuellement pris, un très grand nombre de terres des compagnies étaient achetées. La nouvelle ligne C. N. R. vient de donner un nouvel élan, qui sera sans doute encore plus fort au printemps prochain et à l'été. Mais le C. N. R. ayant évité de passer par les petits centres déjà établis, ceux-ci se sont presque tous transporté. L'ancien village de Végreville lui aussi, s'est presque tout transporté au nouveau village qui s'appelera *Nord Végreville* à quatre milles au nord de *Végreville*.

Depuis le 1er octobre le nouveau village, malgré la saison d'hiver, a fait des progrès surprenants, plus de 60 maisons ont été construites ou sont en construction auprès de la station du C. N. R. Ce sera apparemment une ville importante d'ici à quelques années. Le vieux Végreville n'en a cependant pas reçu son coup de mort, et prétend bien s'en remettre. L'église demeure où elle a été construite ainsi que l'école publique catholique, le bureau de poste est maintenu avec le service trois fois par semaine, un bon magasin général, dirigé par M. Eugène Poulin, une forge, par M. Emile Bellisle, un hôtel, par MM. A. de St Hilaire et Annestay et quelques maisons privées. Toutes les marchandises sont livrées au même prix qu'au nouveau village, et la clientèle n'a pas même diminuée.

Evidemment nous allons être retardés, un an ou peut être deux. Mais que le G. T. P. se construise là où est présentement son tracé, c'est-à-dire à 15 milles au sud du vieux Végreville, nous nous trouverons entre deux lignes de chemins de fer, le C. P. R. a aussi un tracé entre Prince-Albert et Edmonton passant dans l'ancien village. Peut-être un jour, le C. P. R. qui n'a pas fait ce tracé sans raison, voudra-t-il relier par le nord ses deux tronçons entre Edmonton et Prince-Albert, puis l'on parle beaucoup actuellement d'une branche du C.N.R. au Lac Labiche dans la direction de Witaskiwin avec sa jonction au nouveau Végreville. Cette dernière ligne, à moins de le chercher, ne peut passer ailleurs qu'au vieux Végreville, celui-ci deviendra aussi important que le nouveau, car il est plus central, terrain plus élevé, eau de meilleure qualité, et plus connu.

Enfin, que Végreville dans un avenir plus ou moins rapproché, devienne une ville ou demeure un village, il ne disparaîtra pas. Les terres tout autour, d'excellente qualité et bien cultivées le maintiendront. Et pour nous canadiens et catholiques, nous avons là une occasion de reprendre le dessus dans une place fondée par les nôtres. Aussi invitons nous chaleureusement les cultivateurs canadiens qui veulent acheter de bonnes terres, à prix raisonnable, à venir visiter le pays, car rappelons-nous, que c'est avant tout la classe agricole qui fera l'avenir de nos fertiles et immenses plaines. Venez seulement nous visiter et vous constaterez que nos prévisions sont bien près de la réalité, et qu'en tout cas, nul pays n'est plus avantageux et plus rémunérateur pour tout cultivateur laborieux. La facilité d'écouler les produits égale la qualité de la terre. Quant à la *qualité de vos futurs concitoyens*, nous la laissons à votre appréciation, et nous espérons que vous aurez lieu de vous en réjouir et féliciter.

C. R. I. C.



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

déjà ses bons mots. Aussi la Baleine le guettait.

Quand Jonas eut fini de dîner, il cria de sa petite voix aigrelette :

—Soldat, mon ami, veux-tu de mon poulet ?

La Baleine avait faim ; mais la jalousie le tenait.

—Petit marand ! *s'écria-t-il, tandis* que Médor poussait des hurlements, me prends-tu pour un mangeur de restes ?

—Alors envoie ton chien, soldat, repartit paisiblement Jonas, et ne me dis pas d'injures.

—Ah ! tu veux mon chien ! rugit la Baleine ; tu vas l'avoir.

Il siffla et dit :

—Pille Médor ! *pille !*

Il y avait déjà cinq ou six jours que la Baleine l'exerçait dans les jardins de Nevers. D'ailleurs, il est de ces sympathies qui naissent à première vue : Médor et la Baleine s'entendaient. Médor poussa un hurlement rauque et s'élança.

—Gare-toi, bossu, crièrent les agioteurs.

Jonas attendit le chien de pied ferme. Au moment où Médor allait rentrer dans son ancienne niche comme en pays conquis, Jonas, saisissant son poulet par les deux pattes, lui en appliqua un maître coup sur le museau. O prodige ! Médor, au lieu de se fâcher, se mit à se lècher les babines. Sa langue allait *de ci, de là* cherchant les bribes de volaille qui restaient attachées à son poil.

Un large éclat de rire accueillit ce beau stratagème de guerre. Cent voix crièrent à la fois :

—Bravo, bossu ! bravo !

—*Médor*, gredin, pille ! pille ! faisait de son côté le géant.

Mais le lâche Médor trahissait définitivement. Esope II venait de l'acheter au prix d'une cuisse de *poulet offerte* à la volée. Ce que voyant, le géant ne mit plus de bornes à sa fureur. Il se *rua à son tour vers la niche.*

—Ah ! Jonas, pauvre Jonas ! cria le chœur des marchands.

Jonas sortit de sa niche et se mit en *face de la Baleine, qu'il regarda en riant.* La baleine le prit par la nuque et l'enleva de terre. Jonas riait toujours. Au moment où la Baleine allait le rejeter à terre, on vit Jonas se roidir, poser la pointe de son pied sur le genou du colosse, et rebondir comme un chat. Personne n'aurait trop su dire comment cela se fit, tant le mouvement fut rapide. La chose certaine, c'est que *Jonas était à califourchon* sur le gros cou de la Baleine, et qu'il riait encore. Il y eut dans la foule un long murmure de satisfaction. Esope II dit tranquillement :

—Soldat, demande grâce, ou je vais t'étrangler.

Le géant, rougissant, écumant, suant, *faisait des efforts insensés pour* dégager son cou. Esope II, voyant qu'on ne lui demandait point grâce, serra les genoux. Le géant tira la langue. On le vit devenir écarlate, puis blêmir : il parait que ce bossu avait de vigoureux muscles. Au bout de quelques secondes, la Baleine vomit un dernier blasphème et cria grâce d'une voix strangulée. La foule trépigna. *Jonas lâcha prise aussitôt, sauta* à terre lestement, jeta une pièce d'or sur les genoux du vaincu, et courut chercher sa planche, ses plumes, son écritoire, en disant gaiement ;

—Allons, pratiques, à la besogne !

Aurore de Caylus, veuve du duc de Nevers, femme du prince de Gonzague, était assise sur un beau fauteuil à dossier droit, en bois d'ébène comme l'ameublement entier de son oratoire. Elle portait le deuil sur elle et autour d'elle. *Son costume, simple jusqu'à* l'austérité, allait bien à l'austère simplicité de sa retraite.

C'était une chambre à voûte carrée, dont les quatre pans encadraient un médaillon central peint par Eustache Lesueur, dans cette manière ascétique *qui marqua la deuxième époque de sa* vie. Les boiseries en chêne noir, sans dorures, avaient au centre de leurs panneaux de belles tapisseries représentant des sujets de piété. Entre les deux croisées, un autel était dressé. L'autel était en deuil, comme si le dernier office *qu'on y avait célébré eût été* la messe des morts. Vis-à-vis de l'autel, était un portrait en pied du duc Philippe de Nevers à l'âge de vingt ans. Le portrait était signé Mignard. Le duc y avait son costume de colonel-général des gardes-suisses. Autour du cadre se drapait un crêpe noir. C'était un peu la retraite d'une veuve païenne malgré les pieux emblêmes qui s'y *montraient de toutes parts. Artémise* baptisée eût rendu un culte moins éclatant au souvenir du roi Mausole. Le christianisme veut dans la douleur plus de résignation et moins d'emphase. Mais il est si rare qu'on soit obligé d'adresser pareil reproche aux veuves ! D'ailleurs, il *ne faut point perdre de* vue la position particulière de la princesse, qui avait cédé à la force en épousant M. de Gonzague. Ce deuil était comme un drapeau de séparation et de résistance.

Il y avait dix-huit ans qu'Aurore de Caylus était la femme de Gonzague. On peut dire qu'elle ne le connaissait pas ; elle n'avait jamais voulu le voir ni l'entendre.

Gonzague avait fait tout au monde pour obtenir un entretien. Il est certain que Gonzague l'avait aimée : peut-être l'aimait-il encore, à sa manière. Il avait grande opinion de lui-même, et avec raison. Il pensait, tant il était sûr de son éloquence, que si une *fois la princesse consentait à l'écouter,* il sortirait vainqueur de l'épreuve. Mais la princesse, inflexible dans son désespoir, ne voulait point être consolée. Elle était seule dans la vie. Elle se complaisait dans cet abandon. Elle n'avait ni un ami, ni une confidente, et le directeur de sa conscience lui-même n'avait que le secret de ses péchés. C'était une femme fière et endurcie à *souffrir. Un seul sentiment restait* vivant dans ce cœur cuirassé ; l'amour maternel. Elle aimait uniquement, passionnément le souvenir de sa fille. La mémoire de Nevers était pour elle comme une religion. La pensée de sa fille la ressuscitait et lui rendait de vagues *rêves d'avenir. Personne n'ignore* l'influence profonde exercée sur notre être par les objets matériels. La princesse de *Gonzague*, toujours seule avec ses femmes qui avaient défense de lui parler, toujours entourée de tableaux muets et lugubles, était amoindrie dans son intelligence et dans sa sensibilité. Elle disait parfois au prêtre qui la confessait :

—Je suis une morte.

C'était vrai. La pauvre femme restait dans la vie comme un fantôme. Son existence ressemblait à un douloureux sommeil. Le matin, quand elle se levait, ses femmes silencieuses procédaient à sa sombre toilette ; puis sa lectrice ouvrait un livre de piété. A neuf heures, le chapelain venait dire la messe des morts. Tout le reste de la journée elle était assise, immobile, froide, seule. Elle n'était pas sortie de *l'hôtel une seule fois depuis son mariage.* Le monde l'avait crue folle. Peu s'en était fallu que la cour ne dressât un autre autel à Gonzague pour son dévouement conjugal. Jamais, en effet, une plainte n'était tombée de la bouche de Gonzague.

Une fois la princesse dit *à son confesseur,* qui lui voyait les yeux rougis par les larmes :

—*J'ai rèvé que je revoyais ma fille.* Elle n'était plus digne de s'appeler Mlle de Nevers.

—Et qu'avez-vous fait dans votre rêve ? demanda le prêtre.

La princesse plus pâle qu'une morte et oppressée, répondit :

—*J'ai fait, dans mon rêve, ce que* je ferais en réalité, je l'ai chassé !

Elle fut plus triste et plus morne depuis ce moment. Cette idée la poursuivit sans relache. Elle n'avait jamais cessé, cependant, de faire les plus actives recherches en France et à l'étranger. *Gonzague avait toujours caisse* pour les désirs de sa femme. Seulement, il s'arrangeait à ce que tout le monde fût dans le secret de ses générosités.

Au commencement de la saison, le confesseur de la princesse avait pourtant placé près d'elle une femme de son âge, veuve comme elle, qui lui inspirait de l'intérêt. Cette femme se nommait Madeleine Giraud. Elle était douce et dévoné.

La princesse avait fait choix d'elle pour l'attacher plus particulièrement à sa personne. C'était Madeleine Giraud qui répondait maintenant à M. de Peyrolles chargé deux fois par jour de venir chercher des nouvelles de la princesse, de solliciter pour Gonzague la faveur de présenter ses hommages, et d'annoncer que le couvert de madame la princesse était mis.

Nous connaissons la réponse quotidienne et uniforme de Madeleine : Madame la princesse remerciait M de Gonzague ; elle ne recevait pas ; elle était trop souffrante pour se mettre à table.

Ce matin, Madeleine avait eu beaucoup d'ouvrage. Contre l'ordinaire, de *nombreux visiteurs s'étaient présentés,* demandant à être introduits auprès de la princesse. C'étaient tous gens graves et considérables. M. de Lamoignon, le chancelier d'Aguesseau, le cardinal de Bissy ; MM. les ducs de Foix et de Montmorency-Luxembourg, ses cousins, le *prince de Monaco*, avec M. le duc de Valentinois son fils, et bien d'autres. Ils venaient tous la voir à l'occasion de ce solennel conseil de famille qui devait avoir lieu aujourd'hui même, et dont ils étaient membres.

Sans s'être donné le mot, ils désiraient *s'éclairer sur la situation* présente de madame la princesse, et savoir si elle n'avait point quelque grief *secret contre le prince son époux.* La princesse refusa de les recevoir.

Un seul fut introduit, ce fut le vieux cardinal de Bissy ; qui venait de la part du régent. Philippe d'Orléans faisait dire à sa noble cousine que le souvenir de Nevers vivait toujours en lui. *Tout ce qui pourrait être fait en faveur* de la veuve de Nevers serait fait.

—Parlez, madame, acheva le cardinal. Monsieur le régent vous appartient. Que voulez-vous ?

—Je ne veux rien, répondit Aurore de Caylus.

Le cardinal essaya de sonder. Il provoqua ses confidences ou même ses plaintes. Elle garda le silence obstinément. Le cardinal sortit avec cette impression qu'il venait de voir une *femme à demie folle.* Certes, ce Gonzague avait bien du mérite !

Le cardinal venait de prendre congé au moment où nous entrons dans l'oratoire de la princesse. Elle était immobile et morne, suivant son habitude. Ses yeux fixes n'avaient point de pensées. *Vous eussiez dit une image de* marbré. Madeleine Giraud traversa la chambre sans qu'elle prit garde. Madeleine s'approcha du prie-Dieu qui était auprès de la princesse, et y déposa un livres d'heures qu'elle tenait caché sous sa mante. Puis elle vint se mettre devant sa *maîtresse*, les bras croisés sur sa poitrine, attendant une parole ou un ordre. La princesse leva sur elle son regard et dit :

—D'où venez-vous, Madeleine ?

—De ma chambre, répondit celle-ci.

Les yeux de la princesse se baissèrent. Elle s'était levée tout à l'heure pour saluer le cardinal. Par la fenêtre, elle avait vu Madeleine dans le jardin de l'hôtel, au milieu de la foule des agioteurs. *C'était assez pour réveiller* toutes les défiances de la veuve de Nevers. Madeleine, cependant, avait quelque chose à dire et n'osait point. *C'était* une bonne âme, qui s'était prise d'une sincère et respectueuse pitié pour cette grande douleur.

—Madame la princesse, murmura-t-elle, veut-elle me permettre de lui parler ?

Aurore de Caylus eut un sourire amer et pensa :

—Encore une qu'on a payée pour mentir !

Elle avait été trompée si souvent.

—Parlez, ajouta-t-elle tout haut.

—Madame la princesse, reprit Made-

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT : DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

leine, j'ai un enfant, c'est ma vie ; je donnerais tout ce que je possède au monde, excepté mon enfant, pour que vous soyez une heureuse mère comme moi.

La veuve de Nevers ne répondit rien.

—Je suis pauvre, poursuivit Madeleine, et, avant les bontés de madame la princesse, mon petit Charlot manquait souvent du nécessaire. Ah ! si je pouvais payer madame la princesse de tout ce qu'elle a fait pour moi !

—Avez-vous besoin de quelque chose, Madeleine ?

—Non ! oh non ! s'écria celle-ci ; il s'agit de vous, madame, rien que de vous. Ce tribunal de famille....

—Je vous défends de me parler de cela, Madeleine.

—Madame, s'écria celle-ci, ma chère maîtresse, quand vous devriez me chasser....

—Je vous chasserai, Madeleine....

—J'aurais fait mon devoir, madame, je vous aurai dit : " Ne voulez-vous point retrouver votre enfant ? "

La princesse, tremblante et plus pâle, mit les deux mains sur les bras de son fauteuil. Elle se leva à demi. Dans ce mouvement, son mouchoir tomba. Madeleine se baissa rapidement pour le lui rendre. La poche de son tablier rendit un son argentin. La princesse fixa sur elle son regard froid et pur.

—Vous avez de l'or ! murmura-t-elle.

Puis, d'un geste qui n'appartenait ni à sa haute naissance ni à la fierté réelle de son caratère, d'un geste de femme soupçonneuse qui veut savoir à tout prix, elle plongea sa main vivement dans la poche de Madeleine. Celle-ci joignit les mains en pleurant. La princesse retira une poigné d'or : dix ou douze quadruples d'Espagne.

—Monsieur de Gonzague arrive d'Espagne ! murmura-t-elle encore.

Madeleine se jeta à genoux.

—Madame, madame ! s'écria-t-elle en pleurant : mon petit Charlot étudiera, grâce à cet or. Celui qui me l'a donné vient aussi d'Espagne. Au nom de Dieu, madame, ne me renvoyez qu'après m'avoir écoutée !

—Sortez ! ordonna la princesse.

Madeleine voulu supplier encore. La princesse lui montra la porte d'un geste impérieux, et répéta :

—Sortez !

Quand elle eut obéi, la princesse se laissa retomber sur son fauteuil.

Ses deux mains blanches et maigres couvrirent son visage.

—J'allais aimer cette femme ! murmura-t-elle avec un frémissement d'effroi.

—Oh ! se reprit-elle, tandis que son visage exprimait l'angoisse profonde de l'isolement : personne ! personne ! faites, mon Dieu ! que je ne me fie à personne !

Elle resta un instant ainsi, la figure couverte de ses mains, puis un sanglot souleva sa poitrine.

—Ma fille ! ma fille ! dit-elle d'un accent déchirant : Sainte Vierge, je souhaite qu'elle soit morte ! Au moins près de vous je la retrouverai.

Les accès violents étaient rares chez cette nature éteinte. Quand ils venaient, la pauvre femme restait longtemps brisée. Elle fut quelques minutes avant de pouvoir modérer ses sanglots. Quand elle recouvra la voix, ce fut pour dire :

—La mort ! mon sauveur, donnez-moi la mort !

Puis, regardant le crucifix sur son autel.

—Seigneur Dieu ! n'ai-je par assez souffert ? Combien de temps durera encore ce martyre ?

Elle étendit les bras, et de tout l'expression de son âme torturée :

—La mort ! Seigneur Jésus ! répéta-t-elle ; Christ saint, par vos plaies et par votre passion sur la croix. Vierge mère, par vos larmes, la mort, la mort !

Les bras lui tombèrent, ses paupières se fermérent, et elle s'affaissa renversée sur le dossier de son fauteuil. Un instant, on eût pu croire que le ciel clément l'avait exaucée, mais bientôt des tressaillements faibles agitèrent tout son corps ; ses mains crispées remuèrent. Elle rouvrit les yeux et regarda le portrait de Nevers. Ses yeux restèrent secs, et reprirent cette immobile fixeté qui avait quelque chose d'effrayant.

Il y avait, dans ce livre d'heures que Madeleine Giraud venait de poser sur le coin du prie-Dieu, une page où le volume s'ouvrait tout seul, tant l'habitude avait fatigué la reliure. Cette page contenait la traduction française du " Miserere mei. " La princesse de Gonzague le récitait plusieurs fois chaque jour. Au bout d'un quart d'heure, elle étendit la main pour prendre le livre d'heures. Le livre s'ouvrit à la page qui contenait le psaume. Durant un instant, les yeux fatiguée de la princesse regardèrent sans voir. Mais tout à coup elle tressaillit, et poussa un cri.

Elle se frotta les yeux, elle promena son regard tout autour d'elle pour se bien convaincre qu'elle ne rêvait point.

—Le livre n'a pas bougé de là, murmura-t-elle.

Si elle l'avait vu entre les mains de Madeleine, elle aurait cessé de croire au miracle. Car elle crut à un miracle. Sa riche taille se redressa de toute sa hauteur, l'éclair de ses yeux se ralluma ; elle fut belle comme aux jours de sa jeunesse. Belle et fière, et forte. Elle se mit à genoux devant le prie-Dieu. Le livre ouvert était sous ses yeux. Elle lut, pour la deuxième fois, en marche du psaume, ces lignes tracées par une main inconnue, et faisant une réponse au premier verset qui dit : Ayez pitié de moi, Seigneur. L'écriture inconnue répondait : " Dieu aura pitié, si vous ayez foi. Ayez du courage pour défendre votre fille ; rendez-vous au tribunal de famille, fussiez-vous malade ou mourante...... et souvenez-vous du signal convenu autrefois entre vous et Nevers."

—Sa devise ! balbutua Aurore de Caylus : " J'y suis ! " Mon enfant ! reprit-elle les larmes aux yeux : ma fille !

Puis avec éclat :

—Du courage, pour la défendre ! J'ai du courage, et je la défendrai !

IX

LE PLAIDOYER

Cette grand'salle de l'hôtel de Lorraine, qui avait été déshonorée ce matin par l'ignoble enchère, qui demain devait être polluée par le troupeau des brocanteurs adjudicataires, semblait jeter à cette heure son dernier et brillant éclat. Jamais assurément, fût-ce au temps des grands ducs de Guise, assemblée plus illustre n'avait siégés sous sa voûte.

Gonzague avait eu ses raisons pour vouloir que rien ne manquat à l'imposante solennité de cette cérémonie. Les lettres de convocation, lancées au nom du roi, dataient de la véille au soir. On eût dit, en vérité, une affaire d'Etat, un de ces fameux lits de justice où s'agitaient en famille les destins d'une grande nation. Outre le présidens de Villeroy, et le vice-chancelier d'Argenson, qui étaient là pour le régent, on voyait, au jardit d'honneur, le cardinal de Bissy entre le prince de Conti et l'ambassadeur d'Espagne, le vieux duc de Beaumont-Montmorency auprès de son cousin Montmorency-Luxembourg: Grimaldi, prince de monaco ; les deux La Rochechouart, dont l'un duc de Montemart, l'autre prince de Tonnay-Charente ; Cossé, Brissac, Grammont, Harcourt, Croy, Clermont-Tonnerre.

Nous ne citons ici que les princes et les ducs. Quant aux marquis ou aux comtes, ils étaient par douzaines.

Les simples gentilshommes et les fondés de pouvoir avaient leurs siéges au bas de l'estrade. Il y en avait beaucoup.

Cette vénérable assemblée se divisait tout naturellemrnt en deux parts : Ceux que Gonzague avait gagnés et ceux qui étaient indépendants.

Parmi les premiers, on comptait un duc et un prince, plusieurs marquis, bon nombre de comtes, et presque tout le fretin menu titré. Gonzague espérait en sa parole et en son " bon droit " pour conquérir les autres.

Avant l'ouverture de la séance, on causa familièrement. Personne ne savait bien au juste pourquoi la convocation avait eu lieu. Beaucoup pensait que c'était un arbitrage entre le prince et la princesse, au sujet des biens de Nevers.

Gonzague avait ses chauds partisans; Mme de Gonzague était défendue par quelques vieux honnêtes seigneurs et par quelques jeunes chevaliers errants.

Une autre opinion se fit jour après l'arrivée du cardinal. Le rapport que fit le prélat, touchant la situation d'esprit actuelle de madame la princesse, engendra l'idée qu'il sagissait d'une interdiction.

Le cardinal qui ne ménageait point ses expressions, avait dit ;

" La bonne dame est au trois quarts folle ! "

La croyance générale était, d'après cela, qu'elle ne se présenterait point devant le tribunal. On l'attendit pourtant comme cela était convenable. Gonzague lui-même exigea ce délai avec une sorte de hauteur dont on lui sut très bon gré. A deux heures et demie, M. le président de Lamoignon prit place au fauteuil ; ses assesseurs furent le cardinal, le vice-chancelier, MM. de Villeroy et Clermont-Tonnerre. Le greffier en chef du parlement de Paris prit la plume en qualité de secrétaire ; quatre notaires royaux l'assistèrent comme contrôleurs-greffiers. Tous les cinq prêtèrent serment en cette qualité. Jacques Thallemont, le greffier en chef, fut requis de donner lecture de l'acte de convocation.

(A continuer.)

NOTES LOCALES

Comme le COURRIER l'annonçait la semaine dernière, le Cercle Richelieu a donné lundi le 29, une soirée dansante à l'occasion du premier anniversaire du cercle. Cette soirée a eu lieu dans la salle annexe de l'hôtel Richelieu.

Un grand nombre de personnes avaient répondu à l'appel de nos jeunes et assistaient à la soirée.

Somme toute, tous se sont bien amusés et les officiers du Cercle se déclarent très satisfaits, du résultat de cette réuuion.

Tous les exposants à l'exposition de grains, le 12 et 13 février, auront droit à un billet complémentaire pour les séances, musicales et autres, qui auront lieu pendant cette exposition.

Nous avons reçu une lettre du Rév. Père Jan, curé de l'église St. Joachim, qui est actuellement à Vancouver, dans l'intérêt de sa santé.

Le Rév. Père Jan, en compagnie du Rév. Père Lacombe, de Pincher-Creek, a visité la région du Kootenay, passant par Cranbrook, Fernie et Nelson. Il était à Victoria pendant la tempête qui a causé deux naufrages, il y a deux semaines.

Les Canadiens de Vancouver, qui sont au nombre de 600 environ, ont invité les Rév. Pères Lacombe et Jan à leur parler d'Alberta, ce qu'ils feront à une réunion de l'association des Canadiens ces jours-ci.

Le Capt. N. F. Harbottle vient d'ouvrir un bureau de "Real Estate" au coin de l'avenue Jasper et la deuxième rue. On pourra voir l'annonce qu'il publie en troisième page.

M. le Dr Tierney, de St Albert, était en ville ces jours derniers.

Mr Jos. Charlebois a vendu à A. Harrington le Restaurant qu'il avait ouvert sur la rue MacDougall.

Ce restaurant sera maintenant ouvert jour et nuit.

Les amateurs du jeu de hockey ont de quoi se régaler de ce temps-ci. Il y a eu de belles parties cette semaine, ici et à Strathcona. On est un peu désappointé cependant de voir avec quelle facilité nos joueurs locaux ont battu l'équipe de Rossland, C. A., qui est le meilleur club de la Colombie Anglaise.

Les dernières victoires ont encouragé les officiers du club d'Edmonton et on parle maintenant d'une rencontre avec les joueurs de Winnipeg.

L'équipe des juniors de Calgary est venu jouer ici mardi soir, et s'est fait battre par 6 parties contre 3.

Mr Jos Lamoureux, de Lamoureux, est venu à Edmonton au commencement de la semaine. M. Lamoureux nous dit qu'il a près de 4,000 minots d'avoine de première qualité. Il compte recevoir 30c. du minot.

M. Oscar Hetu, fils de M. H. Hetu, du Queen's Hotel, est maintenant rétabli et a recommencé à suivre les cours à l'Alberta College.

M. G. A. Leduc est entré dans la société Cannell & Spencer, contracteurs et agents d'immeubles.

M. et Madame Miquelon qui étaient venu passer quelques jours à Edmonton, sont retournés lundi matin à Calgary.

MM. Maisonneuve & Terrault, les nouveaux marchands dont l'annonce apparaît en quatrième page, nous apprennent qu'ils sont très encouragés. Un grand nombre de personnes ont déjà profité de leur offre et ont obtenu de jolis cadeaux.—Voir l'annonce.

MM. York & Secord, les nouveaux propriétaires de l'hôtel Windsor, ont decidé de modifier leur hôtel.

Des ailes seront construites sur la Première Rue et sur l'avenue Jasper, la salle à dîner sera agrandie de même que la salle d'entrée. De la salle de billards actuelle on fera une salle de lecture. Le nombre des chambres sera porté à environ 125. Enfin on fera du Windsor un hôtel absolument moderne.

M. Wm. Duffie vient d'être nommé gérant de la cie "Edmonton Clothing" en remplacement de M. Sugarman, qui se trouve forcé d'abandonner sa position pour cause de santé. M. Duffie invite tous ses amis et le public en général, à venir faire une visite à son magasin, où tous seront les bienvenus.

M. et Mme Alexis Dandeneau, de Winterburn sont venus à Edmonton cette semaine.

L'Hon. M. Oliver, Ministre de l'Intérieur est en ville depuis quelques jours.

M. J. A. Courtemanche, contracteur de Dawson, Alaska, vient d'arriver à Edmonton avec l'intention de s'établir ici. M. Courtemanche loge au Richelieu.

M. J. L. Gadbois, de Calgary, est en ville. M. Gadbois doit ouvrir un de bijouterie en cette ville, sous peu.

Sur la liste des nombreux étrangers arrivant sans cesse dans notre ville, nous avons le plaisir de relever le nom de Monsieur Charles Bélanger de Vancouvert.

Ce Monsieur a l'intention de s'établir à Edmonton où il a déjà été précédé il y a quelqnes mois, par deux de ses amis.

Madame et Monsieur O. Tessier sont de retour parmi nous.

Ils arrivent de la province de Québec où ils ont passé quelques semaines au milieu de leurs parents et amis.

Madame et Monsieur Louis Brideveau, ingénieur de la Mission Catholique du Lac-Athabasca, sont arrivés aujourd'hui à Edmonton. Ils étaient partis le 14 janvier écoulé et ont effectué un excellent voyage.

Madame Brideveau va à Montréal tandis que son mari retourne au Lac-Athabasca où le retiennent ses affaires

---

Un homme du nom de Arthur Ball descendu à l'Hôtel Impérial s'est tranché la gorge d'un coup de rasoir.

Le malheureux a agi dans un moment d'aberration mentale.

Il était bien connu dans le nord de la province, possédait une certaine aisance et avait une excellente réputation.

On annonce que le G. T. P. a décidé de traverser la Saskatchewan à Clover Bar.

Il entrera en ville par l'est, le "Norwood Estate" et son terminus sera la réserve de la Baie d'Hudson.

Les terrains où passera le chemin de fer seront achetés demain matin.

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra........	25c., la lb.
Œufs..............	30c. frais.
Charbon...........	$3.50 à $4.00
Paille.............	$3. à $4. la char.
Foin de Prairie.....	$6. à $12 "
Mil...............	$10. à $16. "
Avoine............	20, 22 et 25c.
Bœuf.............	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oies..............	10c.
Dindes............	12½c. à 14c.
Orge..............	25 à 35c. le m.
Blé...............	63c.
Porc..............	4c. à 5c
Mouton	5c.
Patates...........	40c. à 50c.

Nouvelles

MORINVILLE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de Madame Coté, après une maladie de quelques jours. Mme Coté laisse un veuf et neuf enfants pour pleurer sa perte.

Le service et sépulture ont eu lieu lundi, le 29, au milieu d'un grand concours de parents et amis.

Nous offrons nos plus sincères condoléances à la famille en deuil.

Mons. Coté, qui est nouvellement arrivé dans l'Ouest, s'établira à Morinville.

Le commerce est presque paralysé par la température. Il faudrait du froid et de la neige pour permettre aux cultivateurs de porter leurs produits à Edmonton.

On vient d'ouvrir une cour à bois très considérable ici, et des quantités de bois de construction arrivent tous les jours, du nord. On prétend en faire un commerce assez étendu dès que le chemin de fer touchera Morinville.

Quelques jeunes gens d'ici ont donnée une soirée dansante la semaine dernière, dans la salle publique.

Cette soirée n'a pas été un succès, nous dit-on.

L'épouse de Mons. Jérémie Houle a donnée naissance à un garçon qui a reçu au baptême le nom de Joseph-Jérémie. Parrain et marraine, Mons. et Madame Joseph Houle.

BEAUMONT

On annonce l'arrivée prochaine de plusieurs nouveaux colons pour le printemps, entre autres celle de Mons. T. Chalifoux, de Ste-Rose, Co., Laval, Que., qui a acheté la propriété de M. Mach.

La famille Chalifoux arrivera le 2 mars prochain, avec celle de M. W. Ouimet qui vient aussi s'établir à Beaumont.

M. le Curé Ouellet est allé à Edmonton au commencement de la semaine.

Notre presbytère sera complètement restauré au printemps.

Le bazar qui a eu lieu dans le mois de décembre dernier au profit de notre église, a rapporté la jolie somme de $505.

Mons. et Madame Grégoire, et Mons. et Madame Perras sont allés passer quelques jours à Morinville, en visite chez M. Perras.

Mons Trudel, de St-Emile, est actuellement à Beaumont, l'hôte de M. Chs. Dubord.

Il reste plusieurs belles terres à prendre ici et il serait à désirer qu'elles fussent prises par des Canadiens.

On pourrait écrire à Mons. le Curé Ouellotte, pour avoir des informations.

LAC LABICHE

Monsieur Alex. Hamelin vient de quitter la colonie du Lac LaBiche pour se rendre à Edmonton, d'où il repartira avec son frère pour aller à Winnipeg afin de passer quelques jours au sein de sa famille qu'il n'a pas vu depuis vingt-six ans.

Pendant son absence ses affaires seront gérés par son fils.

Monsieur Ed. Sibbald a quitté le Lac LaBiche où il vendait depuis quelques années pour venir s'installer à Edmonton.

M. Fred. Bisselle, gérant de la maison Butterfield et Taylor, est allé passer quelques semaines de vacances à la rivière Castor dans la famille Hupé.

Monsieur J. L. Lessard est allé visiter les chasseurs du Lac Castor. Il a effectué un excellent voyage.

La semaine dernière un froid assez vif a sévi dans toute la région du Lac LaBiche à la grande satisfaction des chasseurs qui voient leurs chances un peu compromises par la trop grande clémence de notre ciel.

Le Cigare Bienfaisant.

Il n'y a rien de tel que de s'entendre... lorsqu'on se marie. Si, avant, de s'épouser, les futurs posaient bien leurs conditions, leurs unions seraient infiniment plus heureuses. Tandis qu'on n'ose pas ouvrir son cœur à deux battants. Sous prétexte que la vie est faite de concessions réciproques, on transige. Et alors, Dieu seul sait ce qui en résulte !

Je viens justement de lire le compte rendu d'une conférence qu'à faite, ces jours derniers sur la matière, une jeune Anglaise. C'est extrêmement instructif,

Sans doute, cette intéressante personne n'a pas eu la prétention de prévenir tous les malheurs qui peuvent fondre sur un jeune ménage. Mais elle a donné aux jeunes filles un conseil qui semble résoudre à lui seul tout un côté de la question du bonheur.

—Mesdemoiselles, leur a-t-elle dit, n'épousez à aucun prix un homme qui ne fume pas !

Vous voyez comme c'est simple !

Eh bien, vous n'imaginez pas tout ce qui découle de cette théorie. Suivez-en un peu le développement, et vous vous rendrez compte. "Les hommes qui ne fument pas, d'abord, sont impatients, querelleurs, et rarement de bonne humeur."

Pourquoi ? Mon Dieu, probablement pour cette raison que, comme, pendant que les autres fument, il faut bien qu'ils fassent quelque chose, ils trouvent tout naturel d'employer cet interméde à se disputer avec leur femme.

Après le repas, notamment, l'homme qui ne fume pas est insupportable. Il arpente la salle à manger ou le salon sans s'arrêter. Il lui manque quelque chose. Alors, à qui s'en prend-il ?

La réponse est invariable : à sa femme.

Voyez au contraire, le fumeur !—(c'est toujours, bien entendu la conférencière qui parle). Aussitôt après diner, il allume son cigare et il a l'air si heureux ! Béatement renversé sur sa chaise ou sur un fauteuil, il entend tout ce qu'on veut lui dire. Il se trouve si bien, qu'il ne songe à contrarier personne. Sa femme peut, à ce moment, lui parler du bijou qu'elle a admiré à la vitrine du joaillier, de la robe qu'elle voudrait bien se commander chez la bonne faiseuse, du chapeau "comme celui de son amie," qui est si original "et qui lui va si bien," il se sent trop heureux dans la fumée de son cigare, pour ne pas espérer que le vent, qui l'emporte, emportera aussi les bonnes paroles qu'il entend.

Alors, il sourit, il approuve, il savoure le bonheur de la vie ; et comme le bonheur rend indulgent et bon, il devient la crème des maris.

C'est pourquoi, mesdemoiselles et chères lectrices, je vous souhaite à toutes d'épouser un homme qui fume...

PAUL BONHOMME.

La beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin, et qui, le soir, est flétrie et foulée aux pieds ; mais l'âme est l'image de la beauté immortelle de Dieu.

Les sages se sont toujours crus très heureux dans le rang modeste où la fortune les a vu naître.